

Place aux livres

Number 118, Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72111ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2014). Review of [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (118), 37–42.

Auzas, Vincent et Van Troi Tran [dir.]. *Patrimoines sensibles : mots, espaces, pratiques*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2011, 268 p. (Coll. « Patrimoine en mouvement »).



Ce collectif regroupant neuf essais étudie le processus de patrimonialisation, « la transmission et la mise en valeur des héritages culturels », mais aussi cette présence sensible « au sein de l'effectivité des pratiques, discours et représentations » (voir l'avant-propos, p. ix). Les sujets abordés sont divers, allant du quartier de la Pointe-aux-Lièvres, à Québec, jusqu'aux origines religieuses des musiques urbaines congolaises, en passant par une méditation sur le livre en tant qu'objet presque corporel. Audacieusement, un autre chapitre touche les cloches et les clochers pour dresser un paysage sonore religieux en Nouvelle-France (p. 158). Le dénominateur commun à plusieurs textes serait la construction de la mémoire collective à partir d'éléments patrimoniaux. Mais en dépit des promesses formulées dans la préface enthousiaste de l'historien Pascal Ory puis dans l'introduction rédigée par les coresponsables, l'ouvrage déçoit du début à la fin par son manque d'approfondissement et sa faiblesse théorique. Plusieurs auteurs font ici preuve d'une indéniable érudition comme le prouvent les abondantes notes en bas de page, mais les conclusions de leurs démonstrations restent néan-

moins bien minces. On abuse allégrement des notions psychanalytiques, des références aux mythes et à la symbolique. Il ne resterait au lecteur que le plaisir du texte, parfois éblouissant, mais souvent trop lourd. Et pourtant, nous avons bien besoin de nouveaux livres savants sur l'institutionnalisation et la mise en forme du patrimoine.

Yves Laberge



Marc Simard. *Histoire du mouvement étudiant 1956-2013. Des trois braves aux carrés rouges*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013, 313 p.



Les étudiants québécois connaissent bien l'engouement que suscitent auprès des milieux associatifs estudiantins la question des frais de scolarité et le régime des prêts et bourses. L'auteur, Marc Simard, est professeur au Cégep Garneau là où je participais moi-même lors de mes études collégiales, en novembre 1987, à un numéro spécial du journal *La crise*, consacré à la réforme des prêts et bourses. C'est dans la foulée de la médiatisation des événements du printemps 2012, dit printemps érable, que Marc Simard, déjà auteur d'un ouvrage coécrit avec l'ancien sous-ministre de l'éducation Arthur Tremblay, a estimé que le mouvement étudiant méritait qu'on en dresse un ta-

bleau historique (depuis les années 1950), permettant de connaître ses origines, son cheminement, ses continuités et ses ruptures, ses thématiques, ses modes d'organisation et d'action, ses affiliations idéologiques, ses structures et le contexte historique et géopolitique entourant et influençant ses moments-clés. Le tout est assorti de tableaux, de graphiques, d'annexes, et de documents originaux. Simard dilue son propos dans des considérations géopolitiques qui nous semblent parfois sortir du cadre d'étude qu'il s'est fixé bien que la réflexion et l'analyse soient d'une qualité indéniable. L'auteur rappelle avec pertinence que l'enjeu du combat étudiant est étroitement centré sur des questions monétaires. Celle de l'abolition ou du gel des droits de scolarité revient en 1958, 1968, 1974, 1978, 1986, 1990, 1996 et 2012. L'auteur passe en revue les différentes associations étudiantes comme l'UGEQ, puis l'ANEQ, créée en 1975, la restructuration du mouvement étudiant au début des années 1970, l'importante hausse des droits de scolarité universitaires de 1990 à 1992. Une partie non négligeable de l'ouvrage est évidemment consacrée au printemps anarchiste d'avril 2012 et l'auteur présente dans ce cadre (le chapitre 7) un tableau avec des arguments en faveur et en défaveur de la hausse des droits. Le chapitre 8 est intitulé « Le mirage de la gratuité » et démystifie les revendications estudiantines valorisant le gel et la gratuité des droits de scolarité. Une médiagraphie et cinq annexes complètent l'ouvrage. Au-delà d'un survol de l'histoire du mouvement étudiant au Québec et d'une synthèse des revendications des étudiant(e)s au fil des décennies, cet essai est sans nul doute l'une des premières analyses du printemps érable publiée sous forme de livre, conférant à cette série d'événements, qui a eu un retentissement international, l'importance qu'il faut lui accorder.

Jean-Nicolas De Surmont



Meskerem Shawul Areda, *et al.* *Le Vieux-Vanier. Architecture résidentielle. Évolution historique.* Québec : Ville de Québec, Service de l'aménagement du territoire, 2011, 52 p.



Il suffit de franchir les anciennes limites du Vieux-Vanier, par exemple par le boulevard Hamel ou à partir de la rue Soumande, pour constater à quel point ce quartier est distinct et assez unique, ne serait-ce que du point de vue urbanistique. Ce que l'on nommait parfois « Ville Vanier » est désormais intégré à la ville de Québec depuis les fusions de 2002. Spécialiste en design urbain et par ailleurs membre du conseil d'administration de la Société d'histoire « Les Rivières », Meskerem Shawul Areda a consacré de longues recherches pour donner cette étude très précise, parmi les premières à porter exclusivement sur Vanier.

L'histoire de Vanier est méconnue : initialement, la ville de Québec-Ouest, distincte de la ville de Québec, avait été officiellement créée en 1916, soit il y a près d'un siècle; elle changea de nom en 1966 en l'honneur du gouverneur général du Canada de cette époque, le major Georges Vanier (1888-1967) (p. 11). Mais auparavant, ce secteur était déjà loti et habité sous le Régime français, comme le prouve une carte datant de 1709 (reproduite en p. 16). D'ailleurs, Louis Hébert possédait une partie de ce secteur dès 1626 (p. 16). De nos jours, seule la maison Dorion-Coulombe témoigne de cette période; afin d'être préservée, elle avait été déplacée hors des limites de Vanier en 1975 et voisine maintenant le parc Cartier-Brébeuf (p. 17). Généreusement illustrée, cette brochure décrit principalement l'architecture résidentielle du Vieux-Vanier, c'est-à-dire les rues bâties avant 1960. La plupart des maisons de Vanier sont caractérisées par le

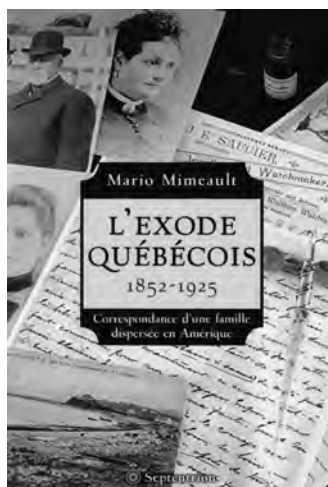
principe du plex : le duplex (deux logis superposés), le triplex (trois logis superposés), et parfois d'autres combinaisons (quadruplex et multiplex). Différents exemples sont comparés et datent surtout des années 1940 (p. 34-47).

Il faut souligner la grande qualité de cette recherche et la richesse de la documentation fournie en si peu de pages. Disponible à un coût modique dans les bibliothèques publiques de la Ville de Québec, cette brochure pourra utilement être utilisée dans les classes de géographie du secondaire. D'autres brochures similaires portent sur différents secteurs de la ville de Québec (Beauport, Charlesbourg, Sillery).

Yves Laberge



Mario Mimeault. *L'exode québécois. 1852-1925. Correspondance d'une famille dispersée en Amérique.* Québec, Les Éditions du Septentrion, 2012, 443 p.



Bien que le thème soit des plus intéressants, c'est surtout par son approche que ce livre se distingue. Plutôt que de procéder comme bon nombre d'ouvrages, c'est-à-dire de présenter la correspondance d'une famille sans vraiment la mettre en contexte, l'auteur choisit plutôt ici d'incorporer l'information contenue dans les échanges épistolaires des Lamontagne à un livre qui traite des différents styles de correspondances ainsi que de l'évolution

de la communication écrite au fil des ans. Il relate également divers événements de la vie courante auxquels sont confrontés les auteurs des lettres.

Nous décrivant d'abord le support premier de la lettre, le papier, sa couleur, sa texture, son format, l'auteur s'attarde au sceau, à l'enveloppe et même à l'évolution du transport du courrier. Il s'intéresse également à tous les genres de lettres qu'il est possible d'écrire de même qu'aux normes à respecter en matière de rédaction. C'est la correspondance d'une famille vue sous l'angle scientifique de l'historien qui cherche à faire des liens entre les écrits d'événements réels et la théorie historique. Ce n'est donc pas un simple recueil de textes romantiques rassemblant les plus belles lettres écrites par les membres de cette famille gaspésienne.

L'auteur met en lumière les événements vécus par les membres de cette famille dispersée un peu partout en Amérique. Ces lettres sont porteuses d'espoir ou porteuses des sentiments d'échec éprouvés par ceux qui les ont rédigées. On y découvre entre autres l'économie d'une région à travers les yeux de ceux qui y vivent, de même que leur situation familiale et le lien parfois très fort qui les unit et les rattache à leurs racines. On comprend les raisons qui ont poussé certains membres de cette famille à immigrer et on imagine aussi les difficultés rencontrées dans leur nouvelle vie.

Enfin une approche qui sort de l'ordinaire et qui nous en apprend tout autant sur l'histoire de la correspondance que sur l'histoire économique et sociale du Québec.

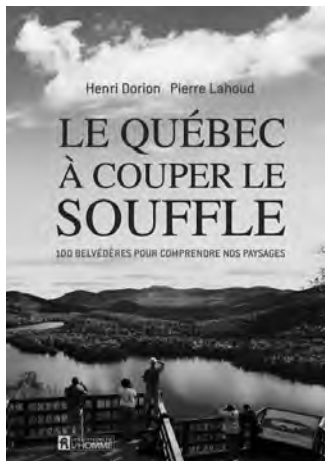
Johannie Cantin



Henri Dorion et Pierre Lahoud. *Le Québec à couper le souffle : 100 belvédères pour comprendre nos paysages.* Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2011, 331 p.

Il faut s'être promené sur toutes les routes du Québec pour pouvoir établir ce

bilan exhaustif des 100 plus beaux belvédères ou points d'observation. C'est la mission remplie par le géographe Henri Dorion et le photographe Pierre Lahoud pour décrire des lieux féériques offrant des points de vue spectaculaires, du Rocher-à-l'Oiseau (sur la rivière Outaouais) jusqu'à Blanc-Sablon, aux limites du Labrador. Mis à part les points de vue célèbres comme le Mont-Royal à Montréal, l'Observatoire de Québec et le parc de la Chute-Montmorency (évidemment tous inclus ici), la plupart de ces belvédères sembleront inconnus et constitueront des occasions de découvertes pour le voyageur comme pour l'amoureux des grands espaces.



Malgré leur brièveté, les capsules rédigées par Henri Dorion donnent des indications utiles sur le trajet pour se rendre à chaque belvédère, et une courte description des lieux visités. Ainsi, commentant le climat particulier du Mont-du-Lac-des-Cygnés (dans Charlevoix), on explique la présence d'un sol « reliant taïga et toundra », accessible seulement par des sentiers pour randonneurs aguerris (p. 173-174). Par contre, beaucoup d'autres belvédères peuvent être facilement atteints en voiture. Parmi les nombreuses découvertes de ce guide, retenons le site montagneux du mont Gosford, situé à Saint-Augustin-de-Woburn, qui se trouve à seulement trois kilomètres de la frontière avec le Maine (p. 125). Les plus beaux paysages

reproduits ici sont sans doute le belvédère Beaulieu qui surplombe l'estuaire du Saint-Laurent, non loin de Saint-Simon (p. 230), et le Cap-Bon-Ami du parc national de Forillon (p. 256). Tous deux offrent des vues à l'infini.

Le principal point fort de ce livre est, bien sûr, de situer l'emplacement de ces belvédères, mais surtout de les reproduire individuellement par une ou deux images. Par contre, le format réduit des photographies décevra l'amateur de vastes horizons, car l'éditeur a choisi de placer trois ou quatre images par page; on aurait préféré une seule photo par page et un format beaucoup plus grand. C'est le point faible de ce livre, par ailleurs admirable par son contenu. On souhaiterait une réédition dans de plus grandes dimensions. Comme dans ses ouvrages précédents, les cadrages réalisés par Pierre Lahoud sont sensationnels. Cependant, malgré la qualité des textes et des cadrages, les légendes accompagnant les images sont quelquefois trop brèves et souvent imprécises : « Une croix champêtre », « Pour y accéder, une belle pinède » (p. 125), « Un belvédère joliment documenté » (p. 197). Les images accompagnant le mont Gosford de Saint-Augustin-de-Woburn devraient indiquer précisément où se trouve la frontière avec le Maine et situer le territoire faisant partie des États-Unis (p. 126). Ailleurs, on voudrait savoir avec certitude les noms des îles de l'archipel de Montmagny aperçues du haut du sentier des Caps, à Saint-Tite-des-Caps, mais le commentaire n'en dit rien (« une suite de points de vue sur l'archipel de Montmagny ») (p. 159). Faute d'espace, les auteurs n'ont pas toujours pu approfondir des illustrations sensationnelles qui exigeaient un commentaire plus élaboré. Et pourtant, Henri Dorion et Pierre Lahoud connaissent tant de beaux endroits à nous faire découvrir. La liste de leurs livres ne comprend que des réussites, et ce *Québec à couper le souffle* ne fait pas exception.

Yves Laberge



Pierre Perrault. *J'habite une ville*. Montréal, Éditions de l'Hexagone, 2009, 219 p.



On part de Bonaventure en Gaspésie, on part de belle enfance, bout de cigarette Zig-Zag au bec vers la ville, vers la métropole de tous les espoirs, vers l'eldorado des milieux ruraux. On y découvre le Montréal du début des années 1960, à la condition ouvrière précaire, le travail routinier du journalier du jour le jour. « L'objectif était d'offrir un portrait en paroles de Montréal qui vibrerait au diapason des gens simples tout en affichant la noblesse du poème », résume Daniel Laforest, à qui l'on doit le choix des textes et leurs moutures qui composent cet ouvrage posthume, dix après la mort de son auteur. Cette aventure urbaine réalisée en plein macadam par Pierre Perrault (1927-1999) questionne l'imminence quotidienne. Avec le magnétophone de l'ethnologue, il enregistre les mots de la rue, la poésie du direct, une parole née dans l'instant, une langue vécue. L'enchaînement des témoignages cités et des mots de Perrault amène le lecteur dans le Montréal vertical des riveurs de *beams*, en équilibre face au vide, ou sur le plancher des vaches condamnées, où l'homme, les deux pieds dans le sang, finit par ne plus se formaliser du bruit et de l'odeur de l'abattoir. Puis, le voilà avec les laitiers à domicile d'avant les petits matins jusque chez Rousil, l'artiste qui dessinait, enfant, l'ardoise et l'asphalte. Il parcourt les rues pleines

d'expressions jusqu'au port de mer d'une ville entourée d'eau où les cageux, pires que des diables tout droit sortis du bois, offrent comme rêve aux enfants de partir avec eux. Il assure une pérennité aux savoirs liés au fleuve dépossédé, cueillant l'éloquence d'un vieil homme qui chaloupait les pilotes autant que celle des débardeurs de barda outillé du crochet, les maîtres sacreurs au bord de l'eau.

J'habite une ville est le fruit du travail radiophonique d'un Perrault de la parole, d'un homme qui écoute les mots issus de la sueur journalière. Mieux connu comme cinéaste, essayiste et poète de l'île aux Coudres au Grand Nord en passant par l'Abitibi, son œuvre citadine à la radio de Radio-Canada est moins ébruitée aujourd'hui. Le livre *J'habite une ville* redonne à cette série d'émissions un nouveau souffle en ressortant sur la place publique, couchée sur papier. Diffusée pour la première fois de janvier à septembre 1965, l'émission connaît un vif succès et sera rediffusée à plusieurs reprises. Le livre est une transcription de morceaux choisis du matériel audio, dans une mise en forme remaniée.

C'est dans la véhémence des grandes plumes ethnologiques que Pierre Perrault décrit sa ville natale comme un poème, histoire de ne pas l'habiter les yeux fermés et être capable de reconnaître l'amour qui prend la forme unique des lucarnes de la métropole. Avec ces gens de mémoire qui composent l'écriture, Perrault fait revivre un Montréal disparu, un Montréal d'une autre époque, mais « encore faudra-t-il se donner la peine de les entendre »!

Pascal Huot



Laurier Lacroix *et al.* *Les arts en Nouvelle-France*. Québec, Les Publications du Québec et Le Musée national des beaux-arts du Québec, 2012, 296 p. (Coll. « Arts du Québec »).

Notre revue avait déjà consacré un numéro entier aux arts en Nouvelle-France

(*Cap-aux-Diamants*, n° 110, été 2012). Accompagnant la belle exposition sur les arts en Nouvelle-France au Musée national des Beaux-arts du Québec (2012-2013), ce très riche catalogue présente l'art de cette période d'une manière exhaustive, comme « une synthèse de l'ensemble de la vie artistique » (p. 15). Selon le professeur Laurier Lacroix, il nous reste encore beaucoup à apprendre à propos de la Nouvelle-France : « en dépit de toutes ces connaissances sur la société française en Amérique et sur son développement, sa vie artistique demeure encore grandement méconnue » (p. 15).



L'ensemble des textes réunis dépasse le strict domaine de l'art et fait revivre plusieurs dimensions importantes du Régime français. Parmi les chapitres les plus originaux, le texte de Daniel Drouin sur l'ameublement du château Saint-Louis et du palais de l'intendant de Québec est particulièrement instructif; cette description détaillée faite à partir de l'inventaire effectué en 1726 permet de comprendre le mode de vie typiquement français dans la ville de Québec durant les XVII^e et XVIII^e siècles (p. 194). L'étude étoffée de Pierre-Olivier Ouellet sur le marché de l'art en Nouvelle-France nous apprend entre autres que « la plus ancienne vente aux enchères retracée eut lieu à Québec en 1642 » (p. 219). L'analyse du même Pierre-Olivier Ouellet sur les images et tableaux montrant la conversion des Amérindiens au

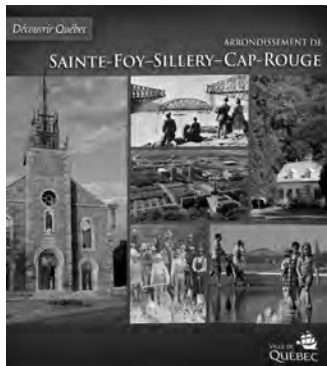
catholicisme fournit aussi des exemples d'une grande finesse, à partir des toiles de Claude François, connu en Nouvelle-France sous le nom de frère Luc, dont un tableau daté de 1671 montrant la Sainte Famille accueillant une jeune Huronne convertie (p. 71). Plus loin, le chapitre de Claude Payer propose de rares images anciennes (malheureusement reproduites en format minuscule) montrant l'intérieur de l'église des Récollets, en 1761, et de la deuxième église de Sainte-Anne-Beaupré, en 1868 (p. 112-113). Parmi les meilleures pages de ce livre, l'exposé de Marie-Josée Fortier sur « Les jardins d'agrément en Nouvelle-France » témoigne de la vie quotidienne et du mouvement des idées, nous rappelant que le marquis Louis-Joseph de Montcalm et son assistant Louis-Antoine de Bougainville étaient par ailleurs des lecteurs de l'*Encyclopédie* de Diderot (p. 241). Les dimensions sociales y sont excellemment mises de l'avant.

Les images réunies et les commentaires qui les accompagnent sont souvent riches en significations et permettent d'apprécier des œuvres rarement vues, provenant de divers fonds de congrégations religieuses, dont les splendides collections des Augustines et des Ursulines de Québec. Certaines des œuvres avaient été produites en France, tandis que d'autres ont été réalisées en Nouvelle-France, marquant ainsi l'élaboration d'un art autonome et typique de ce qui allait bientôt devenir l'art canadien. Ouvrage unique en son genre, *Les arts en Nouvelle-France* permet de comprendre comment la valeur patrimoniale s'ajoute aux dimensions esthétiques et historiques dans l'étude des œuvres anciennes. C'est son point fort. Le travail d'édition est particulièrement réussi. C'est assurément le meilleur livre consacré à la Nouvelle-France depuis plusieurs années et son lectorat ne devrait pas se limiter au cercle fermé des historiens de l'art.

Yves Laberge



Ville de Québec. *Arrondissement de Sainte-Foy-Sillery-Cap-Rouge*. Québec, 2013, 112 p.



On a souvent tendance à croire que les endroits les plus merveilleux à visiter sont à 1 000 lieues de celui où l'on vit. Que le fait d'habiter quelque part rend ce lieu inintéressant et que ses beautés et son histoire n'ont plus d'attraits pour nous. Pourtant, c'est souvent l'endroit où l'on habite que l'on connaît le moins... Pour remédier à cette situation, la Ville de Québec, en collaboration avec le Service de l'aménagement du territoire, a décidé de créer la collection « Découvrir Québec » afin de nous présenter ses six arrondissements. Dans *Arrondissement de Sainte-Foy-Sillery-Cap-Rouge*, on décrit tout d'abord les différentes zones, depuis la côte à Gignac jusqu'au parc de la Falaise, en passant par la rue Provancher. L'ouvrage comprend aussi plusieurs cartes qui permettent de mieux situer chaque endroit.

Puis, on aborde les thèmes de l'architecture religieuse et des congrégations qui sont nombreuses dans le secteur. On parle également des différents cimetières ainsi que des grands commerces. Finalement, on décrit les différents types d'habitation qui caractérisent le paysage de Sainte-Foy, de la sobre maison de l'agriculteur jusqu'à la résidence universitaire pour étudiants, sans oublier les maisons de la classe moyenne et celles du quartier militaire.

Abondamment illustré et regorgeant de témoignages des gens de la région, ce livre nous fait découvrir différents aspects de Sainte-Foy, Sillery et Cap-Rouge. Il est disponible dans les bureaux d'arrondisse-

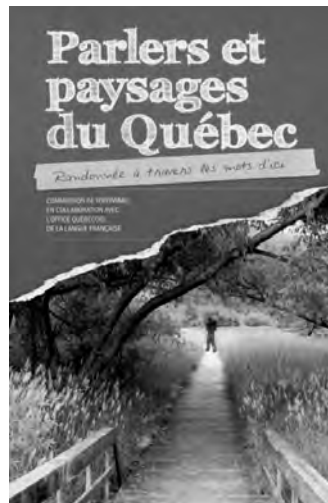
ment et dans les bibliothèques de la Ville de Québec en consultation.

Moi qui demeure dans cet arrondissement depuis bientôt presque dix ans, je me suis laissé guider avec grand intérêt. Parions que mes promenades dans le secteur ne seront plus jamais les mêmes maintenant que je connais un peu mieux l'histoire de mon quartier...

Johannie Cantin



[Collectif]. *Parlers et paysages du Québec. Randonnée à travers les mots d'ici*. Québec, Les Publications du Québec et la Commission de toponymie du Québec, 2012, 184 p.



Comme on peut le vérifier chaque jour, les Québécois utilisent certains mots usités uniquement au Québec, mais qui sont inconnus ailleurs, notamment en Europe. Des mots comme « caye », signifiant une petite île (p. 90), ou encore « neigière », qui désigne « un endroit naturel, comme un creux dans une falaise, qui demeure suffisamment froid l'été pour que la neige ne fonde que très tardivement, et que les pêcheurs utilisaient pour conserver le poisson » sont des québécismes relativement peu connus, mais acceptés et répertoriés (p. 76).

Afin de bien marquer le centenaire de la Commission de toponymie du Québec, *Parlers et paysages du Québec* rassemble

près d'une centaine de ces termes uniques et pittoresques décrivant la nature québécoise et qui sont par la suite devenus célèbres en servant de toponyme (pour désigner un lieu-dit), qu'il s'agisse d'un lac ou d'une étendue d'eau, d'une montagne ou d'un village. La toponymie consiste précisément à nommer officiellement un nom de lieu, mais pas forcément en employant un nom typique ou exclusif à la langue d'ici.

Assez unique en son genre, tout ce livre décrit l'origine ancienne de ces mots assez peu courants et explique en outre pourquoi certains endroits les ont adoptés pour se situer géographiquement. Parmi les belles découvertes regroupées ici, on appréciera les variantes du mot « aulnière », emprunté au vocabulaire de la botanique pour décrire un lieu peuplé d'aulnes, un arbre qui s'apparente au bouleau; le ruisseau l'Aulnière est situé en Estrie (p. 4). Par ailleurs, un « barachois » désigne « une étendue d'eau peu profonde située généralement à l'embouchure d'une rivière et qui est partiellement isolée de la mer par une longue bande de terre sablonneuse » (p. 86); le mot « barachois » apparaît au Québec dans 46 lieux; il aurait été intéressant d'en retrouver ici la liste complète, mais on n'en évoque que deux, dont le barachois de Carleton, en Gaspésie (p. 87). Au-delà des limites du Québec, on pourrait ajouter que ce toponyme existe également au Nouveau-Brunswick et à Terre-Neuve (p. 87). Par ailleurs, on rencontre aussi l'arrière-fief de la Maringouinière à Lévis, près de la rivière Etchemin (p. 46); comme bien d'autres canadianismes, le mot « maringouin » étant assez peu connu hors de l'Amérique française.

Les références littéraires abondent, car beaucoup d'écrivains québécois ont décrit et nommé le pays avec des mots d'ici, comme l'a fait par exemple l'écrivain Guy Cloutier dans son roman *La cavée*, paru en 1987; une cavée décrit « une partie resserrée et encaissée » d'une rivière (p. 141). La cavée évoquée dans le roman de Guy Cloutier désignait les berges de l'ancienne rivière Lairé, qui traversait autrefois le

quartier de Limoilou autour de l'hôpital Saint-François d'Assise (p. 140).

Le texte de *Parlers et paysages du Québec* est instructif et sera accessible même à jeune lectorat; il n'est pas nécessaire d'être linguiste ou géographe pour en apprécier le propos et en goûter l'originalité. Cependant, en dépit d'une iconographie bien choisie, l'édition et la mise en pages sont restées assez rudimentaires et conservent volontairement des annotations en marge (voir p. 152-153). D'autres termes sont restés surlignés en jaune sur presque la moitié des pages (p. 114). On a parfois la désagréable impression de lire un livre de bibliothèque maintes fois emprunté et barbouillé par des lecteurs peu respectueux. C'est dommage pour un ouvrage si rigoureux.

Yves Laberge



Russel Bouchard. Naissance d'une nouvelle humanité au cœur du Québec. Chicoutimi, 2013, 458 p.

« Ce qui n'est pas nommé n'existe pas! Ce qui n'est plus nommé n'existe plus! » (p. 120). Dans son dernier opus consacré



aux Métis et aux Indiens du Saguenay-Lac-Saint-Jean, Russel-Aurore Bouchard se donne pour mandat de nommer un peuple longuement dénié. Vaste programme, l'ouvrage repose en première partie sur la question de l'autochtonie de la Boréale laurentienne. Un portrait historique y est dressé, de l'heure des premiers contacts jusqu'à l'agression confédérale canadienne visant une extermination des Métis du Bas-Canada et la canadianisation des Indiens. La seconde partie met en lumière les origines de 26 familles souches du peuple métis de la Boréale.

Ainsi, après avoir présenté la carte génétique et culturelle de l'ethnogenèse du mé-

tissage euro-canado-amérindien, l'auteure s'attarde à une analyse généalogique des familles qui ont donné naissance à l'épisode métis lors du monopole de la traite de Tadoussac. De ces unions métisses fondatrices des XVII^e et XVIII^e siècles, on retrouve les noms de Nicolas Peltier, Peter McLeod Sr et François Verreault, mais également ceux d'Ambroise Gill Obonsawin, Alexander Murdock, William Connolly. Parfois cependant, des cas plus singuliers se présentent, comme Christophe Corneau. L'ancêtre de la famille souche n'est pas d'origine indienne, mais il a été adopté par la fratrie et éduqué à la mode du pays. L'auteure reprend ses théories et conclusions développées notamment dans son controversé, mais essentiel essai *Le dernier des Montagnais*, publié en 1995, sur l'hécatombe des Indiens du Saguenay-Lac-Saint-Jean et sur leur métissage obligé pour leur survie. Elle complète ainsi un brûlot dérangeant, mais nécessaire. L'ouvrage est au cœur des débats qui ont cours sur les questions métisses, affirmant, preuves archivistiques à l'appui, l'existence « d'une union communautaire autochtone spécifique et de clans métis hiérarchisés [...] » (p. 236).

Pascal Huot

La revue d'histoire
Cap-aux-Diamants
est maintenant sur

Suivez-nous sur
facebook